

Faculté des lettres et sciences sociales

Master en sciences sociales, pilier anthropologie

Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales 2020-2021

Professeures : Janine Dahinden et Joanna Menet

ENTRE PEUR ET SOULAGEMENT : EXPÉRIENCES DE JEUNES LGBTQ+ EN VALAIS CONTEMPORAIN

Rapport final

Réalisé par Audrey Varone

Rendu le 31 juillet 2021

Nombre de signes : 33'798

Ce travail n'a pas été réalisé dans le cadre d'un mémoire

1. Problématique et questions de recherche retravaillées

En 2001, la première Pride était organisée en Valais non sans difficultés. Elle a dû faire face à un climat hostile venant non seulement de groupements religieux catholiques mais également des médias régionaux et même du conseil de Ville qui, s'il n'avait pu l'interdire, l'avait fortement déconseillée. Au début du millénaire, le Vieux Pays était encore ouvertement empreint d'homophobie. Dans ce climat, grandir et vivre ouvertement en tant que membre de la communauté LGBTQ+ peut s'avérer compliqué comme en témoignait Caroline Dayer au micro de *Tea Room*. La chercheuse originaire d'un petit village valaisan et ouvertement lesbienne, confiait avoir inconsciemment fui ce Valais dans lequel elle avait grandi sans modèle ni représentation. C'est à Genève, dans un canton plus urbain, qu'elle découvrit la vie associative et LGBTQ+. C'est également en dehors du Valais qu'elle osa tout d'abord vivre publiquement son homosexualité, en raison du climat général du canton mais aussi les liens et connaissances plus nombreuses qu'elle avait dans son lieu d'origine. Depuis, la situation semble avoir évolué et la seconde Pride organisée dans le canton en 2015 n'a suscité que très peu de remous. Le Valais ne s'est pourtant pas encore départi de sa réputation de région peu ouverte. Les associations et événements LGBTQ+ restent moins nombreux et visibles que dans les autres cantons romands ou les milieux plus urbains. Outre ces aspects liés au contexte valaisan, grandir en tant que personne LGBTQ+ n'est pas anodin dans nos sociétés hétéronormées (Rich 1980) et les personnes LGBTQ+ sont encore cibles d'inégalités, de discrimination et de violences (Hässler et Eisner 2020, Dayer 2012).

Ces constats m'ont menée à ma première problématique qui m'a guidée tout au long de la recherche. Je me suis simplement demandée : comment c'est de grandir en tant que membre de la communauté LGBTQ+ en Valais aujourd'hui ? Cette question très vaste demanderait une recherche et un travail bien plus grand que celui-ci. Au fil des entretiens et de l'analyse, j'ai pu affiner ma problématique et ai décidé de me concentrer pour ce travail sur la question suivante : comment l'expérience d'une jeune personne non-hétérosexuelle en Valais peut-elle être vécue ? Je ne parle ici uniquement de personnes non-hétérosexuelles puisque les deux participant·e·s à ma recherche étaient deux

personne cisgenre, je ne veux donc pas faire de fausse généralisation sur l'expérience des personnes transgenres. Pour répondre à cette question principale et en me basant sur mes données, il m'a semblé que passer par le prisme des émotions était une bonne approche. Je me suis donc demandé quelles émotions entraient principalement en jeu, pour quelles raisons elles pouvaient exister et comment elles pouvaient être contournées. Trois émotions sont principalement ressorties dans les deux entretiens que j'ai pu mener : la peur, la honte et la solitude. Pour des raisons de limite de taille du travail, j'ai décidé de me concentrer uniquement sur la peur. Je pourrai ainsi me pencher plus en détails sur une émotion plutôt que de rester en superficie des trois émotions.

2. Ancrage théorique et état des lieux des recherches

Mon travail peut s'inscrire dans les études LGBTQ+. Elles ont principalement été développées dans le monde anglophone, particulièrement aux États-Unis, sous le nom de Queer studies ou LGBT studies. Ces études s'intéressent aux thématiques, personnes et cultures LGBTQ+. Sans s'inscrire directement dans les études LGBTQ+, les autrices Judith Butler, Monique Wittig et Adrienne Rich ont posé des bases importantes pour mon cadre théorique. Butler, dans son ouvrage *Trouble dans le genre* (2006), théorise la performativité du genre et des identités. Cet écrit posera la base de la théorie queer qui s'attache à déconstruire les binarismes et à déconstruire l'idée que l'orientation sexuelle et l'identité de genre seraient déterminées par la biologie. Cette perspective a été adoptée pour mon travail et lorsque le concept d'identité est utilisé, il fait référence à la façon dont les participant·e·s se définissent elleux-mêmes. Wittig dans *La pensée Straight* (2018) et Rich dans *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* (1980) ont toutes deux déconstruit l'apparente naturalité de l'hétérosexualité pour mettre en avant son caractère politique et normatif. On peut parler d'hétéronormativité pour décrire le contexte dans lequel chacun·e de nous grandit aujourd'hui encore : l'hétérosexualité est considérée comme la norme, elle est automatiquement supposée et est encouragée. Transgresser cette norme en n'étant pas hétérosexuel·le n'est donc pas anodin.

La construction de l'identité des jeunes personnes LGBTQ+ est un processus différent de celui des jeunes hétéro-cisgenres. L'identité reste parfois cachée à l'entourage (Chetcuti et Girard 2015). On remarque également une plus grande vulnérabilité de cette population en raison de l'homophobie omniprésente (Beck et al. 2010). Des études, menées aux États-Unis principalement, ont souligné l'expérience particulières des personnes et des jeunes LGBTQ+ en milieu rural, entre cliché d'une campagne fermée et réalité parfois surprenante (Oswald et Culton 2003 ; Gray 2007, 2009). En Suisse, les études queer ne sont pas largement étendues mais des recherches existent tout de même. On peut noter par exemple le rapport du Swiss LGBTIQ+ panel (Hässler et Eisner 2020) qui interroge chaque année à travers un questionnaire des personnes LGBTQ+ en Suisse sur leurs expériences personnelles. Selon le dernier rapport datant de 2020, les personnes LGBTQ+ se trouvent encore face à des inégalités structurelles, des discriminations et ne se sentent pas complètement acceptée partout.

On peut également s'intéresser aux travaux de Caroline Dayer, chercheuse en études de genre spécialisée dans les questions de violence notamment en lien avec l'homophobie. Dayer (2013) parle de « matrice hétérosexiste » dans laquelle évolue les jeunes et qui peut engendrer des violences envers les personnes LGBTQ+. Les études de genre en Suisse nourrissent parfois des réflexions et recherches sur les questions LGBTQI+. C'est par exemple le cas du travail d'Alexandre Dafflon (2015) sur les jeunes suisses romandes. Il y montre l'omniprésence de l'homophobie et de la cis-normativité dans ces milieux.

3. Méthodes

3.1. Accès au terrain et échantillonnage

Une fois ma première problématique construite, j'ai défini la population à laquelle j'allais m'intéresser. Je souhaitais interroger des personnes entre 18 et 25 ans, ce qui me permettait de recueillir des expériences récentes, s'identifiant comme non-hétérosexuelle et/ou non-cisgenre et ayant grandi en Valais. Une fois cette population délimitée, je suis passée par le réseau social *Instagram* pour trouver des participant·e·s. J'ai tout d'abord contacté la page de l'association Alpagai en leur demandant s'ils accepteraient de partager une annonce de ma part sur leur *story*. J'ai créé un visuel avec une très courte description de mon travail et les critères des personnes que je cherchais qui a été partagée dans la *story* d'Alpagai et que j'ai ensuite repartagé dans la *story* de mon propre compte. En tout, une dizaine de personnes m'ont répondu. J'ai tiré au sort deux personnes parmi ces réponses. J'ai essayé ainsi de créer un échantillonnage aléatoire (Becker 2002) parmi la population qui m'intéressait. Toutefois, on peut plutôt parler d'un *convenience sample* car en utilisant *Instagram*, j'ai choisi un moyen rapide et facile de contacter des personnes mais tout en rajoutant d'autres critères de facto. Mon échantillon ne pouvait contenir que des personnes ayant un compte *Instagram*, ayant vu cette *story* (qui disparaît après 24h) et se sentant assez intéressées et à l'aise pour m'écrire.

3.2. Récolte des données

Après avoir tiré au sort les deux participant·e·s, nous avons échangé quelques messages pour détailler la recherche, son contexte et son but. J'ai ensuite pu fixer une date pour un entretien vidéo en ligne avec Adrien qui était à l'étranger durant cette période et pour un entretien dans un café avec Anne. En amont de nos rencontres, j'ai préparé une grille d'entretien « centrée sur un problème ». Elle a principalement été développée dans le cadre d'un exercice de groupe du séminaire et j'ai ensuite affiné deux variantes pour chacun·e des participant·e·s.

Premier entretien

Afin d'expérimenter d'autres techniques et sur la suggestion d'une autre étudiante, j'ai tenté un entretien focalisé avec Adrien. Je n'avais pas pensé qu'elle aurait pu être adaptée puisque je me concentrais sur les parcours de vie et me dirigeais plutôt vers un entretien narratif ou centré sur un problème. Pourtant, le choix de ce sujet m'était venu grâce à

une conférence *Tea Room* où Caroline Dayer était venu raconter son parcours de vie. Écouter une expérience d'une personne ayant grandi en Valais en tant que lesbienne pouvait donc être une bonne manière d'entrer dans le bain pour la personne interviewée. Ma thématique touchant à des sujets pouvant être intimes, sensibles et difficiles à aborder pour certaines personnes, discuter premièrement de l'expérience d'une autre personne pouvait être un bon moyen d'ouvrir la conversation. J'ai donc proposé à la personne interviewée d'écouter un extrait du *Tea Room* en question qui est disponible sous la forme d'un podcast. L'extrait choisi traitait du « moment charnière » vécu par Caroline Dayer qui lui a fait questionner son orientation sexuelle. Cette notion de moment charnière a été utilisée en ouverture de mon entretien puis je me suis ensuite basée sur ma grille mais surtout sur le discours du participant en suivant au maximum sa narration. J'étais plutôt stressée avant l'entretien, particulièrement parce qu'il allait se dérouler en ligne et avec une personne avec qui je n'avais jamais parlé avant. J'avais peur de me retrouver dans une situation gênante ou de mettre la personne dans une position inconfortable. Finalement, ce n'est pas arrivé. Après un petit *small talk* sur nos situations d'étudiant·e·s à distance en plein covid je suis passée à l'introduction de l'entretien puis la conversation a pu facilement être lancée grâce au podcast que j'avais demandé au participant d'écouter. Cela a permis d'ouvrir le sujet sur une base commune et également de donner un exemple à la personne interviewée de ce que peut être un entretien puisque le format de la discussion *Tea Room* est assez similaire à un entretien centré sur un problème. J'ai eu l'impression que l'interviewé n'hésitait pas à raconter ses expériences en comparant avec ce qu'il avait entendu dans le podcast et également qu'il n'hésitait pas à développer ses réponses, à réellement entrer dans une narration de son parcours comme ce qui est fait dans le podcast. L'interviewé m'a également dit qu'il avait beaucoup apprécié écouter le podcast et avait finalement écouté l'émission en entier. C'était donc un choix positif pour lui comme pour moi. Je n'avais pas pensé à l'entretien focalisé *a priori* mais après l'avoir testé, j'ai finalement trouvé qu'il avait très bien fonctionné. C'est une forme d'entretien que je vais probablement réutiliser par la suite.

Deuxième entretien

J'ai utilisé la méthode d'un entretien centré sur un problème, qui me semblait a priori la plus appropriée pour mon thème, avec Anne. L'entretien centré sur un problème m'a paru adapté pour mon sujet : il permettait de laisser une certaine liberté à la personne

interviewée tout en pouvant parfois « guider » la personne avec des relances et des questions proches du thème de l'enquête. Nous nous sommes retrouvées dans un café. Je pensais que ce lieu de rendez-vous aiderait à la discussion puisqu'il nous permettait de nous voir sans l'intermédiaire d'écran et également de se rencontrer dans un lieu plus neutre que chez elle ou chez moi. Finalement ce n'était peut-être pas un lieu optimal. Plusieurs tables autour de nous étaient occupées et pouvaient potentiellement entendre notre conversation ce qui a pu parfois freiner l'interviewée lorsqu'elle me racontait des expériences personnelles. Anne était également inquiète qu'on ne l'entende pas dans l'enregistrement en parlant trop doucement dans le brouhaha du café. Elle était donc prise dans une situation où elle s'inquiétait de parler assez fort mais en même temps de ne pas parler trop fort et qu'on l'entende. Se rencontrer dans un lieu plus privé aurait sûrement été plus approprié.

J'ai trouvé cet entretien avec Anne beaucoup plus difficile que celui avec Adrien. La conversation avait du mal à prendre et ressemblait trop souvent à des échanges question-réponse courts. Je voyais que l'interviewée s'inquiétait de me donner « les bonnes réponses », les réponses « utiles pour la recherche » et je ne savais pas comment sortir de cette dynamique. J'ai été prise de court et il me semblait que je ne posais pas les bonnes questions, je ne savais pas bien relancer, etc. Je l'ai d'ailleurs expressément dit à l'interviewée à un moment de l'entretien où je me sentais perdue dans mes questions. Je ne sais pas si c'était une bonne idée ou non de lui dire. J'étais également très fatiguée le soir de l'entretien ce qui ne m'aidait pas à rebondir et à être réellement présente dans le moment. A l'avenir j'essayerai de ne pas fixer d'entretien un soir de semaine chargée.

3.3. Méthode d'analyse

Pour analyser ce matériel, j'ai commencé par une analyse globale qui a inclu plusieurs étapes. J'ai tout d'abord réécouté les deux entretiens en entier afin d'en faire une transcription. J'ai également relu les premiers mémos que j'avais écrits durant la récolte de données. Je me sentais encore un peu perdue parmi tout ce matériel, j'ai donc relu les deux entretiens tout en créant une *mind map* en arborescence avec des mots-clés. Cela m'a permis de mieux visualiser mes données et d'écrire encore quelques mémos comme premières pistes d'analyse.

J'ai ensuite décidé d'utiliser la méthode du codage théorique avec des aller-retours entre les étapes du codage et ma théorie. Je me suis basée principalement sur le texte de Saldaña (2012) et de Flick (2009). Mon premier codage est resté très proche du texte avec un mélange de codes in vivo et de codes descriptifs (Saldaña 2012). J'ai voulu ainsi éviter de sauter trop vite dans l'analyse et de tomber dans la surinterprétation. J'ai donc avancé par groupe de 1 à 4 phrases dont j'ai essayé de « capturer l'essence » avec de courts codes (ibid.). J'ai ensuite trié mes codes dans des premières familles/catégories (Flick 2009) sur l'application Trello. Cette étape m'a permis de redéfinir ma problématique en me basant fortement sur mon matériel. La famille « ressentis » m'est apparue particulièrement intéressante et riche. J'ai donc effectué un deuxième codage des entretiens (Saldaña 2012) en me concentrant cette fois principalement sur les questions suivantes : quelles émotions sont ressenties dans les déclarations ? Et qu'est-ce qui influence ces émotions ? Après un nouveau tri en familles de codes, j'ai identifié trois émotions principales qui me semblait représenter une bonne partie des expériences racontées par mes interlocuteur·rice·s : la peur, la honte et la solitude. J'ai finalement fait des aller-retours entre les entretiens, les codes, mon analyse et la théorie pour construire ces trois axes-émotions. Je me suis rendue compte de la densité et la richesse qu'une de ces axes pouvait apporter. J'ai donc décidé, au vu de la limite de caractère de ce travail, de me concentrer pour ce travail uniquement sur l'axe de la peur. Dans le cadre d'un travail plus grand, pourquoi pas un mémoire, je pense qu'il serait très intéressant de continuer à creuser l'analyse des axes de la honte et de la solitude qui étaient également très riches ainsi que d'autres émotions également présentes dans les discours recueillis.

4. Réflexions éthiques

Mon sujet, puisqu'il touche à des questions personnelles et intimes, parfois sensibles, demandait une considération toute particulière à l'anonymat des participant·e·s. Ensuite, c'est ma position en tant que chercheuse mais aussi de personne concernée, entrant dans la population définie dans ma problématique, qui m'a posé des interrogations au niveau éthique.

Tout d'abord, l'anonymat est une question qui est revenue dans le contenu même des entretiens : être reconnu·e ou non comme queer dans l'espace public ou face à son entourage est un enjeu important dans les parcours LGBTQ+. J'ai donc utilisé des prénoms d'emprunt et ai veillé à ne pas dévoiler d'informations pouvant permettre l'identification des personnes. J'ai par exemple parfois remplacé ou généralisé le nom des lieux. J'ai également insisté sur la possibilité de se rétracter, de ne partager que ce qu'ils voulaient ou encore de signaler des points à ne pas faire apparaître dans mon travail si besoin.

C'est principalement sur mon rôle de chercheuse, à la fois face aux participant·e·s ainsi qu'en tant que personne concernée par le thème de ce travail que je me suis beaucoup questionnée. Tout d'abord, j'ai pu être très proche de mes interlocuteur·rice·s de par mon âge, mon expérience queer et mon parcours de vie (collège en Valais puis université hors-canton). Si elle a permis d'établir une relation de confiance précieuse pour le bon déroulement des entretiens, cette proximité a également pu parfois bloquer ou gêner les personnes interviewées. J'ai l'impression que cela a été le cas avec Anne, du fait de nos multiples connaissances en commun et notre niveau de connaissance l'une de l'autre peut-être trop proche. Cependant, mon accès au terrain a tout de même été globalement facilité par cette proximité selon moi. Ma principale inquiétude dans la réalisation de ce travail venait en fait de ma situation de personne concernée. Je me trouvais dans la position de chercheuse mais en ayant à la fois le sentiment de m'étudier moi-même en analysant des expériences très similaires. J'avais donc naturellement de nombreuses idées préconçues et des avis déjà construits. Afin d'éviter de les laisser me guider vers des conclusions trop rapides en apposant mon propre regard sur le matériel, j'avais besoin de faire une rupture épistémologique importante. Pour cela, appliquer le plus

rigoureusement possible une méthode de codage restant très proche du texte a été très utile. Elle m'a permis d'extraire une analyse du matériel et non pas d'y apposer mon analyse.

5. Présentation des participant·e·s à la recherche

Mon premier interviewé se définit comme un homme cisgenre homosexuel et a 23 ans. Il a grandi et vécu en Valais jusqu'à son départ à Genève puis en Belgique pour ses études universitaires qu'il poursuit actuellement. Il revient encore régulièrement en Valais chez ses parents et y a des réseaux familiaux et amicaux.

Ma seconde interviewée se définit comme une femme cisgenre lesbienne de 20 ans. Elle a grandi et vécu en Valais jusqu'à son départ à Fribourg pour ses études universitaires qu'elle poursuit actuellement. Elle retourne toutes les semaines en Valais chez ses parents et est retournée y vivre durant la période du covid. Elle y a principalement ses cercles familiaux et amicaux.

6. Présentation des résultats de l'analyse

6.1. Quelles peurs ?

La peur est une émotion qui est largement revenue dans mes deux entretiens, de façons plus ou moins explicite. Elle vient principalement de la réaction potentiellement négative des autres lors de la réalisation de l'orientation sexuelle de la personne. Elle est souvent liée aux *coming-out*, qui ont été une partie importante du discours de mes deux interlocuteur·rice·s. La réaction de la famille proche est apparue comme particulièrement importante dans les discours recueillis. Tou·te·s deux ont souligné « la chance » de ne pas avoir reçu de réaction négative de leur famille proche ou d'avoir pu dépasser ce stade. Le potentiel rejet par la famille, qui aurait de grandes conséquences matérielles et psychologique pour un·e jeune, semble être la peur principale. Le potentiel rejet des ami·e·s et des différents cercles sociaux est également une inquiétude présente dans les discours, même si elle a moins été abordée. Le rejet possible par ses parents avait d'ailleurs été anticipé par Adrien qui aurait voulu attendre l'indépendance financière pour annoncer son homosexualité à ses parents :

« J'imaginai tout le temps un peu un back up parce que je pense que je suis quelqu'un de trop rationnel des fois et j'avais vraiment fait j'étais en mode ouais même s'il y a 0,01% de chance qu'ils le prennent ultra mal et qu'ils me jettent j'ai pas envie de prendre ce risque »

Cette déclaration illustre un phénomène récurrent dans le parcours des personnes interrogées : l'anticipation du pire. Le contexte dans lequel les deux participant·e·s ont grandi a implanté en elleux une peur omniprésente et intériorisée qui reste présente malgré tout. Les facteurs qui peuvent expliquer cela seront abordés dans la suite de cette analyse.

« Un *coming-out* que j'aurais pas décidé c'était un peu le pire truc qui pouvait se produire » m'a affirmé Adrien. Il m'expliquait également qu'après un premier baiser avec un homme en soirée à Genève, il avait « le souci que les infos remontent la vallée du Rhône ». La peur d'être *outée* sans son consentement était aussi présente pour Anne pour qui la vitesse de propagation des nouvelles dans sa commune valaisanne est un problème pour vivre une relation. J'ai pu voir au travers les deux entretiens l'importance donnée à un *coming-out* désiré et fait selon ses propres termes. Une certaine pression a

parfois été mise sur les participant·e·s pour annoncer leur homosexualité et cela a été plutôt mal vécu. Tous deux ont un statut *out/pas out* différent selon les cercles où iels se trouvent. Iels effectuent consciemment un calcul coûts/bénéfices de leurs *coming-out* ou non. C'est notamment le cas avec leurs grands-parents respectifs auxquels les *coming-out* n'ont pas été fait car les participant·e·s jugent que ça ne vaudrait pas la peine. Le *coming-out* peut être synonyme de soulagement mais aussi de prise de risque. Les participant·e·s en sont conscient·e·s et agissent en fonction de leurs estimations de la situation.

La peur n'est pas uniquement liée aux *coming-out* mais à la visibilité de l'homosexualité dans l'espace public en général. L'espace public est pensé par les participant·e·s comme plus hostile en Valais que dans des grandes villes, d'autres cantons ou d'autres pays. Anne m'a expliqué ses doutes quant à la possibilité pour elle d'exister en tant que femme lesbienne publiquement en Valais :

« Je pense que l'atmosphère elle est plus... moi je me sentais dans un endroit pas safe en tout cas. Et je pense que si j'avais été en couple, est-ce que j'aurais osé sortir tout le temps avec ma meuf ? Peut-être à Sion, peut-être, mais en tout cas pas dans ma commune »

La peur a parfois poussé les participant·e·s à cacher leur identité ou la dissimuler. Cela peut passer par un simple non-geste comme ne pas se tenir la main ou des contrôles de soi plus large : « Je devais pas le [son homosexualité] laisser transparâître, je me poussais à agir comme la norme, comme ce qu'on m'imposait » expliquait Adrien. C'est comme si un masque ou un filtre était apposé consciemment sur son comportement ou son apparence pour ne pas « avoir l'air » gay/lesbienne et ainsi se protéger. En voulant protéger leurs enfants, les parents peuvent pousser leurs enfants à cacher les marqueurs d'identité qui pourraient être reconnus en public. Adrien en a fait l'expérience lorsqu'il s'est engagé dans la campagne pour l'entrée de la loi contre l'homophobie en février 2020. Il reconnaît un « réflexe protecteur » de la part de son père mais considère que l'engagement public est nécessaire pour l'avancée des droits LGBTQ+. Il y voit également une asymétrie de traitement avec les personnes hétérosexuelles en prenant l'exemple de ses parents : « Tout le monde le sait et alors ? Tout le monde sait que t'es marié avec maman ».

Certaines peurs ne sont pas liées à la découverte de l'orientation sexuelle d'une personne par une autre mais plutôt aux représentations et idées préconçues entourant les personnes homosexuelles. Adrien m'expliquait que la première réaction défensive de sa mère était surtout expliquée par des idées reçues. Elle s'inquiétait particulièrement des différences d'âge qu'elle imaginait forcément dans les relations homosexuelles ainsi que les IST fortement associées à la sexualité gay.

6.2. Quelles causes ?

Mais pourquoi les participant·e·s ont-iels peur ? Pourquoi sentent-iels le besoin de se protéger ? De nombreux facteurs ont été abordés lors des entretiens et participent à construire une homophobie omniprésente.

Le contexte valaisan a beaucoup été discuté comme un environnement « fermé d'esprit » et peu accueillant pour les personnes LGBTQ+ en général. Les participant·e·s sont tou·te·s deux beaucoup revenu·e·s sur l'influence de la religion dans le canton, notamment à l'école. Anne explique que pour elle le lien entre religion catholique, dans laquelle elle a grandi, et homophobie a toujours été clair. Elle m'a particulièrement parlé des cours de religion chrétienne aux Secondaires I et II où elle a dû entendre des propos homophobes sous-couvert de croyances religieuses qui l'ont beaucoup marquée. Pour elle, vivre dans un canton non-catholique ou aller dans une école laïque aurait probablement changé la donne. Elle explique que l'école a été un moment difficile pour elle : « surtout quand on est en questionnement et on entend ce genre de choses, les élèves de ta classe qui font des débats sur ton existence ». Adrien a eu une expérience très similaire avec des débats en classe sur l'homosexualité qu'il a vécus comme « ultra violent » et « des propos totalement scandaleux, ultra jugeant et stigmatisant » de la part de ses professeurs de religion.

A cette omniprésence de la religion s'ajoute également l'orientation politique conservatrice du Valais que les deux participant·e·s ont relevée comme un « mauvais signal » pour la communauté LGBTQ+. Les résultats des votations, à droite de façon générale mais aussi parfois particulièrement négatif sur les questions LGBTQ+ telles que le partenariat enregistré, sont perçus comme la manifestation d'une atmosphère peu

tolérante. Les politiciens du canton et leurs positions sur les questions LGBTQ+, comme le mariage, l'adoption ou l'homosexualité en général, ne sont pas insignifiantes pour les participant·e·s qui y voient des signaux négatifs forts.

Enfin les participant·e·s ont soulevé l'homophobie omniprésente dans le vocabulaire. L'utilisation de mots liés à l'homosexualité comme des insultes est extrêmement banale, surtout dans le contexte scolaire. Adrien en parle comme d'une « violence peut-être pas consciente mais qui, répétée, a vraiment des impacts ». Comment se sentir en sécurité lorsque son identité est utilisée comme une insulte quotidienne ? Au-delà des insultes, c'est parfois des commentaires plus insidieux qui peuvent marquer les personnes. Anne se souvient par exemple des commentaires qu'elle a pu entendre de la part de sa famille proche au sujet de personnes LGBTQ+. D'apparence minimes, ces remarques montrent tout de même une certaine hostilité qui pourrait potentiellement être dirigée envers les personnes une fois out.

La peur est donc engendrée par un contexte et des signaux défavorables à l'homosexualité qui imprègnent notre quotidien. Les raisons et les facteurs de cette homophobie omniprésente peuvent être multiples, nous avons vu ici les principaux facteurs soulevés par les participant·e·s, mais il ne s'agit pas d'une liste exhaustive.

6.3. Quels remèdes ?

Finalement, quels facteurs peuvent influencer positivement la peur en la réduisant voire en la faisant disparaître ? La peur, une fois dépassée, laisse souvent la place à un grand soulagement. Les participant·e·s ont toujours mis en avant ce sentiment suivant des réactions positives à leurs *coming-out* ou la sensation d'être dans un milieu *safe*, en sécurité. Qu'est-ce qui peut donc rendre les expériences LGBTQ+ plus positives ? Mes interlocuteur·rice·s ont mentionné deux principaux facteurs ayant un effet réducteur sur la peur : le soutien explicite de leur entourage et la thématization des questions LGBTQ+ dans leur environnement.

Premièrement, être entouré·e par des personnes ayant signalé leur soutien explicitement en amont est un grand frein à la peur. C'est par exemple clairement le cas pour le *coming-out* d'Adrien à sa sœur. Cette dernière avait ouvertement affiché son soutien à la

Pride valaisanne de 2015 et sur d'autres thématiques LGBTQ+ en général. Adrien n'avait donc « pas du tout peur » de lui parler de son orientation sexuelle. Il qualifie sa sœur de « personne clé » dans sa vie et comme une « alliée » vers qui il a pu se tourner lors de situation difficile avec ses parents par exemple. Sa sœur a ainsi pu faciliter la communication et prendre en charge une part du travail émotionnel et éducatif envers la famille proche. La meilleure amie d'Anne peut également être vue comme une personne alliée avec qui Anne peut se sentir libre de parler et d'être sans peur. La prise de position clairement positive d'un·e proche permet à la personne d'agir et de parler plus librement sans être constamment sur ses gardes. Cela semble permettre un certain soulagement et une « décharge » mentale pour les personnes interviewées.

Deuxièmement, la thématisation des questions LGBTQ+ mais aussi de justice sociale en générale a été indiquée comme un marqueur positif et rassurant par les deux participant·e·s. Anne m'expliquait qu'elle plaçait beaucoup d'espoir en l'université notamment car elle s'attendait à y trouver beaucoup de cours sur des sujets LGBTQ+, féministes, antiracistes, etc. Elle voit un lien clair entre toutes ces questions de justices sociales qui marquent une ouverture d'esprit dans laquelle elle se sentirait plus à l'aise d'évoluer. Elle a, malheureusement, été déçue de l'atmosphère universitaire qu'elle décrit comme « résistante au changement ». Toutefois, l'existence d'associations étudiantes défendant la justice sociale a été perçue comme un signe positif pour Anne et contrebalançait le contexte plus fermé et moins encourageant de l'institution universitaire. Adrien a noté également l'importance des signaux positif dans son environnement. Se trouver dans une université qui affichait clairement son soutien, avec par exemple un mois de Pride, a encouragé un tournant dans son parcours. C'est à partir de ce moment qu'il a décidé : « maintenant il faut assumer ». Il relie d'ailleurs son *coming-out* à ses parents à la Journée internationale de lutte contre l'homophobie. Évoluer dans un contexte et un environnement qui envoie explicitement des signaux positifs envers la communauté LGBTQ+ aide donc clairement à se sentir en sécurité et libre d'exister publiquement en tant que personne queer.

La question des réseaux sociaux mériterait également d'être abordée comme facteur positif réduisant la peur mais cela demanderait de plus approfondir le sujet durant les

entretiens. Il me semble qu'internet est vécu comme un lieu positif où l'entourage peut être choisi et construit selon ses envies plus facilement que dans le monde matériel. La peur de s'affirmer ouvertement comme queer y semble donc moins présente. Ces hypothèses me viennent de l'entretien avec Anne qui a beaucoup parlé du rôle des réseaux sociaux dans l'éducation, la découverte et l'affirmation de soi. Mais mon matériel devrait être complété pour pouvoir dégager une analyse pertinente du sujet.

7. Conclusion

Si ma partie analytique peut être a priori perçue comme négative en creusant le sentiment de peur et en ayant projeté de continuer avec la honte et la solitude, le résultat est en fait contrasté. Effectivement, les parcours qui m'ont été confiés sont marqués par des épreuves et des affects liés aux expériences LGBTQ+. On voit tout de même que les peurs qui ont été discutées proviennent de raisons externes et peuvent être atténuées voire contournées. Comme nous avons pu le voir, l'expérience des *coming-out* peut aussi amener à un sentiment de grand soulagement et de liberté. Dans une recherche plus large, nous pourrions explorer les axes de la honte et de la solitude qui nous amèneraient à s'intéresser également à la fierté, au sentiment d'appartenance et de communauté ou encore à la joie qui se dégagent aussi des entretiens. Ce travail a pour visée de comprendre les expériences vécues des personnes interrogées. Mais tout en comprenant les mécanismes de discriminations et d'inégalité, il se doit aussi de donner des pistes d'amélioration. Les deux entretiens que j'ai pu mener comportent déjà une richesse et une densité qui mériteraient à eux seuls un travail d'analyse plus grand. Je considère donc peut-être continuer cette recherche dans le cadre d'un travail de mémoire.

Au niveau méthodologique, la rupture épistémologique a été ce qui m'a demandé le plus d'attention. Suivre une méthode précise de codage et d'analyse m'a permis de rester réellement proche du texte. J'aurais toutefois pu aller plus loin dans les liens avec la théorie. Il me semble également qu'il me manquait un peu de rigueur dans la préparation des entretiens. J'aurais sûrement dû me plonger plus rapidement dans les données du premier entretien pour adapter la grille du deuxième entretien en fonction. Je me suis rendue compte lors de l'analyse que certains thèmes abordés dans le premier entretien auraient été très intéressants à creuser dans le deuxième. Je reste tout de même positive face au résultat de ce travail de méthode qui m'a permis de commencer une analyse du sujet des jeunes LGBTQ+ en Valais et de confirmer l'intérêt d'une telle recherche.

8. Bibliographie

Beck, François, Jean-Marie Firdion, Stéphane Legleye, et Marie-Ange Schiltz. 2010. *Les minorités sexuelles face au risque suicidaire acquis des sciences sociales et per[s]pectives*. Vincent Fournier. Saint-Denis: Inpes.

Becker, Howard S. 2002 « Echantillons ». p. 118-32 in *Les ficelles du métiers. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris: La Découverte.

Butler, Judith. 2006. *Trouble dans le genre : (gender trouble) : le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris: La Découverte.

Chetcuti, Natacha, et Gabriel Girard. 2015. « L'appropriation d'une sexualité minorisée. Trajectoires de jeunes lesbiennes et gays en France de 17 à 35 ans ». *Revue pluridisciplinaire de sciences humaines et sociales*.

Dafflon, Alexandre. 2015. « Sexualité juvénile et fabrique du genre en milieu rural en Suisse ». *Genre, sexualité & société* (14). doi: [10.4000/gss.3637](https://doi.org/10.4000/gss.3637).

Dayer, Caroline. 2012. « En quoi les discriminations nuisent-elles à la santé ? : Mise en perspective de l'homophobie ». *Bulletin des médecins suisses : organe officiel de la Fédération des médecins suisses* : 556-58.

Dayer, Caroline. 2013. « De la cour à la classe ». *Recherches & éducations* (8):155-130. doi: [10.4000/rechercheseducations.1568](https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.1568).

Flick, Uwe. 2009. « Coding and Categorizing ». in *An introduction to qualitative research*. London: Sage Publication Ltd.

Gray, Mary L. 2009. *Out in the Country: Youth, Media, and Queer Visibility in Rural America*. NYU Press.

Hässler, Tabea, et Léïla Eisner. 2020. « Swiss LGBTIQ+ Panel - 2020 Summary Report ».

Oswald, Ramona Faith, et Linda S. Culton. 2003. « Under the Rainbow: Rural Gay Life and Its Relevance for Family Providers ». *Family Relations* 52(1):72-81.

Rich, Adrienne. 1980. « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence ». *Signs* 5(4):631-60.

Saldaña, Johnny. 2012. *The Coding Manual for Qualitative Researchers*. London: Sage.

Wittig, Monique. 2018. *La Pensee straight*. 1er édition. Paris: Amsterdam.